

## Foyer de transit

Depuis le matin très tôt, je déambulais au milieu des bureaux d'import ouverts, parmi les stands du marché. Berek-el-Muftala avait disparu de la circulation et personne ne put me donner de ses nouvelles. Cependant, un vieux marchand de primeurs me dit qu'il avait vu Berek abandonner la zone jaune de la ville trois jours plus tôt, et qu'il avait entendu des choses confuses à son sujet. Dans la note qu'il me remit était mentionné un endroit de Malinkadassi. Ainsi, je partis en direction de la place principale, luttant contre les vendeurs de yoghourt, les bronziers et les commerçants. Puis, je me reposai dans un bar en prenant du chaï1 refusant le narghilé et le café ; finalement, je me dirigeai vers le terminal des transports collectifs, où je pris un taxi. Après un long trajet, il me laissa devant la maison de plain-pied. Là, je pus lire sur une plaque de bronze : "Foyer de transit".

A l'entrée, j'obtins l'information que je cherchais. « Il est à l'intérieur », me dit-on. Me frayant un passage à travers la foule en état de souffrance, je débouchai sur une pièce gigantesque. Un grand cercle humain entourait le cercueil ouvert dont le couvercle, appuyé sur un montant en bois, lui donnait l'aspect d'un piano à queue. A côté du cercueil, un gros bonhomme récitait des prières à voie haute et, de temps en temps, les hommes répondaient à ses oraisons jaculatoires.

Le personnage mettait régulièrement sa main droite dans le cercueil, comme s'il essayait d'arranger un vêtement ou, peut-être, le linceul du mort. Voyant cela, je m'approchai jusqu'à me trouver très près du centre de la scène. Je compris alors que l'officiant essayait de calmer le supposé défunt qui luttait pour lever la tête. Berek-el-Muftala était sous mon nez, la tête bandée, se plaignant faiblement. Apparemment, il avait subi un grave accident et agonisait.

Les événements se précipitèrent. Un jeune homme arriva avec un récipient qu'il donna au gros qui, sans se troubler, déboucha le flacon, ouvrit la bouche de Berek et y vida son contenu. Ensuite, d'une main, il poussa sur la mâchoire et de l'autre boucha les narines de l'agonisant. Il n'y eut pas de mouvement brusque ; ce fut au contraire doux et suave. Tout en regardant un groupe de parents, l'officiant bougeait la tête de Berek de droite à gauche en la manœuvrant par le nez. Après un certain temps, il monta sur une chaise qu'on lui tendit et, en équilibre instable, s'inclina profondément vers l'intérieur du cercueil. Il y fit des vérifications jusqu'à ce qu'il se décidât à descendre. Ensuite, il s'éloigna de l'endroit avec la satisfaction du travail bien fait, avec la posture et la gravité qui correspondent à ces événements. Ce fut le signal qui rompit la digue des émotions générées par la mort d'un ami cher. Pendant que les pleurs se généralisaient, j'adoptai une attitude solennelle, sans cesser d'épier les yeux verts et humides de la fille de Berek. En tant qu'unique descendante, elle avait autorisé l'euthanasie de son père, et parmi les diverses méthodes d'extinction, elle avait su choisir la plus exquise.